Jules Brody. *Nouvelles lectures de Montaigne*. Paris, Honoré Champion, 1994. Pp. 197.

Faisant suite au volume des *Lectures de Montaigne*, paru en 1982 aux éditions French Forum, ces *Nouvelles lectures* présentent le double intérêt de développer un discours de la méthode (Chapitre IV) et de fournir cinq exemples de l'exercice de cette méthode à l'occasion des essais II, 18 (Chapitre I), III, 2 (Chapitre II), III, 8 (Chapitre III) et III, 13 (Chapitres V et VI). Le recours de Jules Brody à la "lecture philologique" n'est pas nouveau. Il est justifié ici par le refus des interprétations réductrices qui prétendent "dégager de l'ivraie anecdotique des *Essais* un bon blé philosophique" (pp. 16 et 11). À cette "politique censorielle" de Villey, qui serait encore celle de "la grande majorité des montaignistes" (p. 176) est opposée une pratique qui s'attache à une "lecture continue," chapitre après chapitre, se situant "de plain-pied avec le texte" (pp. 12 et 13) et susceptible par là même de dégager la loi qui le commande. Le relevé de termes que le "lecteur idéologique" jugerait de peu d'intérêt peut ainsi faire apparaître "une série de sous-textes dont chacun, organisé autour d'un mot-noyau redondant, touche de près ou de loin à l'un des grands thèmes de l'essai" (p. 116). La démarche se place, on le voit, dans la mouvance de Leo Spitzer; la quête d'un "étymon opératoire" (pp. 152 et 148) est le départ de la constitution de ces réseaux qui courent sous le texte montaignien et en assurent la continuité. Ces mots parlent, quand on interroge leur "tréfonds étymologique," comparé à ce que Bachelard appelait la "cave aux idées" (p. 120).

C'est ainsi que, dans le chapitre VI, le thème montaignien de la "gratterie," si anecdotique en apparence, se trouve finalement rattaché, dans le mixte de plaisir et de douleur qu'il constitue, au "paradigme par excellence du mélange et de l'harmonisation des choses contraires" (p. 174), en "écho de l'harmonie cosmique." La lecture philologique révèle par là même "un fonds de signification insoupçonné" (p. 177). Consacrés aux thèmes du démentir (II, 8) et du repentir (III, 2), les deux premiers chapitres mettent en perspective le dénigrement de soi auquel procède Montaigne. À travers les couples du public et du privé, du présent et de l'antiquité, du mensonge et de la vérité, l'essai II, 18 traite en réalité du mentir, et conclut en faveur d'une éthique de la véracité. L'essai III, 2 démultiplie la polarité du dénigrement et de l'appréciation positive de soi en un réseau de constantes verbales qui fait du sous-texte le porteur d'un "message subliminal" qui peut s'énoncer: "Socrate, c'est moi" (p. 62).

Le chapitre V traite en III, 13 de la métaphore du voyage appliquée à la vie humaine; le topos est implicitement présent dans l'adage cité par Montaigne: "tout exemple cloche." Si "notre vie n'est que mouvement," c'est que, comme l'univers lui-même, notre "condition mixte" est faite de "tendances ennemies et inconciliables": l'étude du vocabulaire montre l'homme soumis à "deux motivations normalement contradictoires," l'une étant une exigence d'autonomie, l'autre "la tentation de l'abandon" (p. 146). La visée aristotélicienne de la connaissance, rappelée dès l'incipit, doit ainsi faire place à la science du Moi, où la dynamique de la *concordia discors* "devient la mesure implicite de la précarité caractérisée de l'existence

humaine” (p. 151). De l'exemple, toujours boîteux, au “modèle commun” auquel se rangent les vies les plus réussies, la notion de modèle se trouve couvrir l'ensemble de l'essai: un scepticisme apparemment radical masque l'élaboration d'un projet épistémologique voué à “l'apothéose du Jugement” (p. 163).

Mieux que toute autre, la lecture philologique permettrait ainsi de “constater non pas l'unité de la pensée de Montaigne, mais sa stupéfiante cohérence,” dans la reconnaissance du principe d'une Pluralité qui régirait la Création et la créature (p. 125). La cohérence langagière des textes retenus par Jules Brody est remarquablement mise en valeur. En serait-il de même pour d'autres essais et pour d'autres notions? Et le choix des mots-clés s'impose-t-il de lui-même ou ne suppose-t-il pas déjà la connaissance de certains thèmes majeurs — dont celui du double mouvement de rejet critique et de réappropriation qu'a mis en lumière la critique des dernières décennies? Ce qui n'est pas pour porter ce savoir présupposé au passif du propos, bien loin de là, mais laisse à penser que le cercle herméneutique ne saurait se suffire de la prise en compte de la seule philologie. Ce n'est qu'en posant de bonnes questions au texte que la critique est en mesure d'apporter du nouveau, puisque, là comme ailleurs, “tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé.” Dès lors, si aucune lecture n'est valable qui fasse bon marché de la rigueur philologique, aucune, semble-t-il, ne peut éviter de tenir compte de l'apport de la réflexion dite ici “idéologique,” en fait philosophique, s'agissant par exemple du nominalisme ou du pyrrhonisme, dans la mesure où cet apport est susceptible d'éclairer tel aspect d'une oeuvre assez riche pour excéder toute interprétation.

Il n'en est pas moins tonique, et toujours suggestif, de suivre l'effort d'analyse qui est fait ici par Jules Brody pour dégager des structures profondes une cohérence qui se révèle plus significative que “l'embrouillure,” qu'elle soit ou non volontaire, de l'organisation linéaire et de surface. Quant à la langue, peu académique parfois, et à l'écriture de ces *Nouvelles lectures*, elles témoignent d'un non-conformisme et d'une indépendance d'esprit qui sont, on le sait, qualités typiquement montaigniennes.

JEAN LAFOND, *Université de Tours*